

« Une course-poursuite en Algérie, après Frantz Fanon et ce qu'il reste de sa mémoire »

Propos recueillis par Edelweiss Vieira

Le photographe d'origine algérienne Bruno Boudjelal, né à Montreuil en 1961, et lauréat 2015 du prix Nadar, se penche sur les traces de la mémoire de Frantz Fanon. Psychiatre, penseur et écrivain martiniquais, auteur des *Damnés de la terre* et de *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon est mort algérien à 36 ans, peu de temps avant l'indépendance de l'Algérie pour laquelle il s'était engagé. Le photographe a suivi ses traces, de l'Algérie à la Martinique en passant par le Ghana et la Tunisie. La série est exposée à Londres.

Comment est née cette série sur Frantz Fanon ?

Petit à petit. Comme un cheminement. Ma femme est d'origine martiniquaise et elle est née dans le même quartier que Fanon. C'est elle qui connaissait le mieux son histoire. Nous avons été ensemble en Martinique et j'ai commencé à prendre des photos. Ensuite, le sujet s'est imposé à moi régulièrement. Lorsque j'ai réalisé ma traversée de l'Afrique du Nord au Sud, entre 2005 et 2010, j'ai travaillé au Ghana avec le photographe Nii Obodai. Nous avons fait le tour du pays et débarqué dans le village de naissance de Nkrumah : Fanon avait été ambassadeur auprès de Nkrumah et donc, là encore, j'ai pris des photos. Mais je n'ai pas forcément fait le lien avec les images réalisées à la Martinique. Un peu plus tard, en Algérie, l'écrivain Sid Ahmed Semiane me dit que son ami d'enfance dirige l'unité de psychiatrie de l'hôpital Fanon de Blida... ça a relancé mon intérêt.

Mais, au final, vous n'avez jamais pu rentrer dans cet hôpital...

Je n'ai jamais pu aller visiter le pavillon où travaillait Fanon. Il y a eu des problèmes à chaque fois, des rendez-vous manqués, des événements qui m'ont bloqué sur la route. Je n'ai pu rencontrer personne à part Monsieur Lakhdari, dont le portrait est dans la série. Il dit qu'il a connu Fanon mais je ne saurais jamais si c'est vrai. C'est la mémoire de l'hôpital : il est arrivé au milieu des années 1950 et n'a pas bougé depuis. J'ai pris des images de l'extérieur, de la fameuse allée des palmiers, des murs, des ombres...

Pour ce projet, vous avez beaucoup bougé ?

« LES IMAGES QUE J'AI FAITES EN ALGÉRIE ONT ÉTÉ ATTRAPÉES, VOLÉES. CERTAINES SONT CARRÉMENT RATÉES CAR L'AMI AVEC QUI J'ÉTAIS ME STRESSAIT EN DISANT QU'IL ÉTAIT INTERDIT DE PRENDRE DES PHOTOS. »

En fait, ce travail a été une course-poursuite en Algérie, après Fanon et ce qu'il reste de sa mémoire. C'est une suite d'échecs et ça parle beaucoup de l'Algérie d'aujourd'hui et de la défaillance de la mémoire. J'ai été à Aïn Kerma, où il est enterré, à la frontière tunisienne. Fanon avait demandé à être enterré en Algérie mais, en 1961, la France a refusé et il l'a été en Tunisie. En 1965, à la faveur du redécoupage des frontières, la tombe s'est retrouvée en Algérie ! Les images que j'ai faites sur place ont été attrapées, volées. Certaines sont carrément ratées car l'ami avec qui j'étais me stressait en disant qu'il était interdit de prendre des photos. Le mausolée était barricadé et personne ne nous a aidés à trouver la clé. C'est un peu une métaphore du pays : tu as tout à portée de main mais accès à rien... Je me suis aussi rendu compte que peu de gens s'intéressaient à Fanon, à ce qui restait de sa pensée politique dans l'Algérie contemporaine. Cette série parle aussi de mon lâcher-prise : quand je suis en Algérie, je me laisse porter par les situations et les gens.

Quand s'est terminée la série ?

En 2013. Je devais faire la traversée Tunis-Marseille en compagnie de Sid Ahmed Semia dans le cadre d'une résidence d'écriture. Mais il n'a jamais eu son passeport à temps et j'ai fait la traversée seul. Je l'ai attendu dix jours à Tunis. Pendant mon séjour, je prends un café avec l'éditeur Walid Soliman et il me dit : cet immeuble, là, juste en face, Fanon y a habité... Je l'ai photographié bien sûr.

C'est l'Algérie qui a été le déclencheur de votre pratique photographique ?

Entre 1993 et 2003, j'ai réalisé mon premier travail sur l'Algérie. C'est une période cruciale pour moi : c'est le début de la photo – je n'avais jamais touché un appareil avant –, la famille algérienne retrouvée, l'appartenance à un clan, l'inscription dans une verticalité... En 1993, j'avais dans l'idée de traverser le pays d'est en ouest mais, à l'époque, la situation était trop tendue et je suis resté dans un périmètre restreint, la région de Sétif et d'Alger. Je n'ai pu faire cette traversée qu'en 2003. J'ai su que c'était la fin de mon travail dans le pays mais j'ai aussi senti quelque chose qui m'a perturbé : l'idée d'une proximité avec les paysages, un lien avec les lieux. J'ai compris qu'il se pouvait que j'aie un lien avec le territoire. Pourtant, j'étais fatigué de l'Algérie, de la violence latente... Mais, en 2009, François Cheval, du Musée Nicéphore-Niepce m'y a renvoyé pour questionner ce rapport au pays. Ce que j'ai fait jusqu'en 2013. Et c'est ce que je viens de publier dans *Algérie, clos comme on ferme un livre*.

Vos photographies semblent être toujours des « accidents ». Pourquoi ?

La série « Paysages du départ », réalisée à Oran, est un accident. L'idée et la forme de la série sont nées spontanément. Je travaille souvent avec un appareil photo jouet que m'a donné ma fille. La qualité étant médiocre, il faut surexposer les films pour avoir quelque chose sur la pellicule. J'ai fait des images en pleine journée, avec une lumière magnifique et j'ai eu trois films considérés comme mauvais car totalement surexposés. Mais mon tireur a réussi à récupérer des traces et cela a donné la série. Je travaille aussi au Lomo. C'est devenu à la mode, mais moi c'est une chiffonnière chinoise de Montreuil que me l'a donné. Pour éviter qu'on m'ennuie et qu'on m'interpelle, j'utilise des appareils de mauvaise qualité. Et je n'ai souvent pas d'autre choix qu'être en mouvement et ne pas cadrer. C'est une façon de parler de la non-pratique de la photographie en Algérie. Je parle de mes impossibilités. Pour mes photographies, on évoque le décadré, le flou, le mouvement. Certains photographes ont délibérément choisi cette forme et y réfléchissent. Pour moi, elle naît de mes échecs. « *Il suffit d'exister pour voyager* », disait Pessoa. La vie n'est tissée que de ça : de ce que tu rencontres et de ce que tu ne rencontres pas.